

ESQUISSES BLIDEENNES

CHEZ LE BARBIER TURC. - UN CLUB. -TABLEAU DE GENRE. -
FROMENTIN ET LE BARBIER HASSAN

A en croire G. Flobert, « on peut se figurer le désert, les pyramides, le sphinx, avant de les avoir vus ; mais ce qu'on ne s'imagine point, c'est la tête d'un barbier turc accroupi devant sa porte. » La physionomie d'un haffaf n'a pourtant rien de si remarquable, qu'on ne puisse se la figurer : elle est certes, empreinte de la gravité impassible à la plupart des musulmans fatalistes ; elle ne manque pas, non plus, de caractère, de beauté même parfois ; néanmoins elle n'a rien qui la distingue particulièrement.

Il est facile, d'ailleurs de s'en rendre compte, car les barbiers indigènes ne manquent point dans la haute et dans la basse ville et leurs étroites boutiques sont presque aussi fréquentées que les cafés maures. Ce sont de petites salles basses, en contre-bas de la rue, sommairement meublées de banquettes à dossiers. Aux murs sont appendues des glaces décorées, des tableaux étranges représentant des animaux apocalyptiques ou une vue de la Mecque, des cierges de couleur, des guirlandes de fleur foncées ; bref tout un fouillis chatoyant et pittoresque. Sur le plancher, une natte épaisse, au centre de laquelle un escabeau demeure à place fixe, attendant la clientèle, quelle qu'elle soit. .

Il n'y a pas en effet que les musulmans au système pileux trop luxuriant, qui fréquentent chez le barbier. Ceux-là, il est vrai, sont nombreux qui viennent tendre la joue au rasoir de l'opérateur, ou se faire tondre le crane de très près — à part toutefois la touffe de cheveux qu'ils conservent au sommet du crâne pour servir, après la mort, à leur enlèvement vers le Paradis ; mais les oisifs, les désœuvrés sont plus nombreux encore.

Car la boutique d'un haffaf est un peu comme les salons de coiffure en France, un lieu public où l'on se donne rendez-vous sans façon. Elle compte pas mal d'habitues qui viennent là pour fumer d'interminables cigarettes, tout en échangeant de rares paroles. Enveloppés dans l'ampleur neigeuse de leurs vêtements, accroupis sur la banquette ou sur les nattes, leurs savates alignées auprès

d'eux, tous ces gens observent le va et vient de la rue, ou suivent du regard les moindres mouvements du patron. Parfois le kaouadji le plus proche leur apporte du thé, du café, voire même des bouteilles de limonade, et les heures s'écoulaient ainsi, pour eux, occupées à des rêveries béates entrecoupées de commérages frivoles.

Pendant ce temps, le haffaf, tout en se mêlant de temps à autre, à la conversation, vague à ses opérations. D'une main experte, tantôt il promène le couteau mince qui lui sert de rasoir, sur le crâne ou le visage de ses coreligionnaires ; tantôt il pratique une saignée ; tantôt il extirpe une molaire ou une canine douloureuse. Il cumule en effet les métiers ; à la fois barbier, médecin et dentiste, il s'acquiesce de ses devoirs à la satisfaction générale, comme faisait jadis Figaro ; un rasoir, une lancette et une pince — rien du Davier américain — composent toute sa trousse....

On conçoit que la fréquentation assidue des notables indigènes qui se complaisaient tout le long du jour dans sa boutique, fait du barbier un important personnage. Il le sait, et sait aussi, à quoi le savoir-vivre l'oblige ; les étrangers peuvent donc se présenter chez lui, ils seront toujours bien reçus.

D'ailleurs, tous les touristes soucieux de se familiariser avec les mœurs et les coutumes indigènes doivent fréquenter les haffafs, aussi bien que les kaouadji. C'est chez eux seuls qu'on peut s'initier à une toute de détails de la vie arabe, caractéristiques et piquants. Tous les écrivains français qui se sont occupés de l'Algérie ; DAUDET, FLAUBERT, FROMENTIN, Jean LORRAIN, etc., le comprirent et ils vécurent souvent de longues heures, fumant et buvant d'interminables tasses du café, tout en observant le milieu où ils se trouvaient.

Fromentin, entr'autres, était l'habitué fidèle des réunions qui se tenaient, à Blida, chez le barbier Hassan, dans la rue d'Alger.

C'était quelque chose comme des soirées bourgeoises. On jouait aux dames, aux échecs, au loto, on fumait dans les pipes du maître de la maison, on buvait du café, puis l'on causait, en prodiguant les proverbes, les maximes, les sentences dont les indigènes émaillent toutes leurs pages et qui sont, comme l'expression de la sagesse arabe, On se séparait assez tard dans la nuit, après avoir échangé force salam alikoum et salamaleck ya sidi

Fromentin partageait son existence, entre les causeries chez le

barbier, les siestes lourdes chez la belle Haoua, sa maîtresse kabyle, les promenades et la peinture. Par ainsi, il se familiarisa si bien avec les usages et la langue arabes, qu'il put, après quelques semaines, entreprendre et accomplir le long et pénible voyage dans le Sud, d'où il rapporta un volume d'impressions aujourd'hui classique : *Un Été dans le Sahara* et d'admirables toiles qui ornent le Musée du Luxembourg. —

Le meilleur moyen de connaître un peuple, c'est de vivre de son existence ; nos hôtes ne pourraient mieux faire, pour se familiariser avec le génie de la race arabe, que fréquenter assidûment les boutiques de barbiers. Ils y apprendront, eu tous cas, par l'exemple, à pratiquer cette belle maxime musulmane : — Il y a cinq degrés pour arriver à être sage : se taire, écouter, se rappeler, agir, étudier.
»

Petit- Jean

Le Tell du 19/03/1898